



**MARC TRILLARD**

**A  
ÉP  
R L  
O A  
N  
E  
S**

**LE MOT ET LE RESTE**



MARC TRILLARD

# AÉROPLANES

LE MOT ET LE RESTE

2019

Ce roman s'inspire de faits réels et fait intervenir des personnages dont certains sont toujours vivants. Néanmoins, s'agissant d'une fiction, leurs propos et leurs actes sont le seul fait de l'auteur.

L'auteur remercie l'Alliance française de Port-Vila pour son amical et précieux soutien.

Paul Boisselier n'était pas disponible. Ou plutôt, Boisselier tirait la jambe, traînait les années, avançait dans l'âge. Le spécialiste de l'Outre-mer et de la décolonisation n'apparaissait plus au Journal que de loin en loin. À quand remontaient ses derniers grands travaux? 1975. Quatre ans déjà. Les Comores. Trois îles sur quatre s'arrachant à la main de l'État français, pas mal quand même pour la pensée internationale progressiste, les tenants de la libération des peuples trop longtemps gardés à jouer dans le bac à sable colonial. Et avant ça, douze ans, quinze ans, vingt ans plus tôt, Boisselier à Conakry, à Yaoundé, à Porto Novo, à Oran et Alger, arpentant l'interminable front des indépendances, se ramassant à l'occasion une balle qui n'avait sans doute rien de perdue. Ainsi Boisselier tirait la jambe – la balle lui avait abîmé ce qu'on n'avait pu totalement réparer dans le haut de la cuisse – et le Journal avait renoncé à lui proposer ce sujet à lui tout destiné: les élections territoriales en Nouvelle-Calédonie, dans un contexte rendu fiévreux par les volontés indépendantistes. Mais beaucoup trop loin, potentiellement trop éprouvant pour le journaliste glissant vers la fin de carrière.

Le sujet lui était revenu en sa qualité de journaliste senior du service politique. Elle n'aurait qu'à dépoussiérer ce qu'elle savait déjà du dossier calédonien, rien d'insurmontable pour une Gabrielle Neuville. Et en profiter pour se payer un grand

bol d'air, à l'opposé du boulevard Philippe-Auguste, siège de *La Chronique* depuis sa création.

Elle n'avait pas été longue à accepter l'offre. Elle sortait tout juste de l'éreintante campagne des élections européennes, où elle avait suivi les candidats à la députation strasbourgeoise dans d'incessants allers-retours entre la capitale et la province. À cette fatigue physique et nerveuse s'ajoutait le désolant fait que rien, dans sa vie privée, ne la retenait à Paris.

Elle partait pour une douzaine de jours durant lesquels la rédaction formulait le souhait qu'elle trouve le temps d'explorer un peu du lointain pays pour son plaisir.

\*

Le ton est donné dès le hall d'arrivée. Deux banderoles ont été tendues pour accueillir les visiteurs de l'île, les touristes et les hommes d'affaires et les journalistes qui ont bien voulu faire le déplacement. « RESTONS FRANÇAIS ! » et « NON À L'INDÉPENDANCE ! », si la première n'était pas assez explicite. Signées l'une et l'autre Rassemblement Pour la Calédonie dans la République (RPCR), la coalition des irréductiblement fidèles au drapeau tricolore. Où sont les bannières et les pancartes du Front indépendantiste ? Les manifestes des non moins farouches figures de la mouvance kanake ? Elle n'en voit pas trace. Arrachées par les binômes de militaires qui patrouillent aussi discrètement que possible entre les carrousels et les portes de sortie ? Certainement pas, car nous sommes en République.

Le climat en ville, de ce qu'elle peut en juger sur le trajet jusqu'à son hôtel, lui apparaît calme. Une plaisante métropole, placidement ouverte sur l'océan, où boutiques, restau-

rants et commerces de service semblent connaître l'affluence habituelle. Et nulle présence militaire ou policière aux carrefours ou devant les quelques bâtiments officiels qu'elle laisse derrière elle.

– L'hôtel de ville, lui annonce le chauffeur de taxi, en qui elle reconnaît sans grand risque d'erreur un Indien.

– Je vois, en effet.

Où se trouvent les points de tension dus à la pomme de discorde de l'indépendance ? La situation « ponctuellement volatile » évoquée par ses confrères des journaux concurrents ? En quels lieux les leaders du Front tiennent-ils meeting, sous les hourras de leurs partisans dont l'immense majorité est autochtone ? Car le fond de la problématique calédonienne est d'une simplicité biblique : les Blancs contre les Noirs. Ou, exprimé localement, les Caldoches contre les Kanakes. Pas en termes de couleur de peau, mais de vision que les uns et les autres se font de leur avenir. Aussi limpide qu'irrévocable.

– Le palais de justice, Madame.

– Oui, merci.

En toutes lettres au-dessus des portes vitrées, surmonté d'un porche dont le fronton précise : TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE.

– Pour le travail ou pour les vacances ? continue le chauffeur en mal de conversation. Ou pour les élections ?

– Si on vous le demandait ?

Une femme de caractère, ainsi est-elle perçue dans la profession, et donc chez ses interlocuteurs politiques. Dont elle sait

que l'interview, pour certains d'entre eux, tournera certainement à l'épreuve de force. Encore il n'y a pas dix jours. D'abord avec Georges Marchais, puis Jean-Edern Hallier. Quant à Jean-Louis Tixier-Vignancourt, il avait purement et simplement annulé la rencontre au dernier moment, toujours cette vieille histoire où elle l'avait repris, peut-être trop directement, sur d'élémentaires données de création/destruction d'emplois. Au moins ses lecteurs s'attendent-ils à lire quelque chose quand ils voient sa signature au bas de l'article.

- Les élections, tente son Indien.
- Eh non.

À l'hôtel, elle se fait confirmer ses rendez-vous avec Lafleur et Tjibaou par leur secrétariat respectif. Demain pour le premier, après-demain pour le second. Elle n'est pas encore parvenue à joindre Machoro, le conseiller territorial en pleine ascension dans la fratrie indépendantiste. Un radical parmi les radicaux, pour qui « la fin justifie les moyens, quels qu'ils soient ». Elle compose le numéro qu'elle a déjà utilisé à Paris, sans plus de succès ici. Le jeune élu sera en campagne, accélérant la cadence des meetings à moins de dix jours de l'échéance.

Il lui en aura fallu, pour ce qui la concerne, pas loin de deux pour rejoindre la lointaine terre sous souveraineté française. Quarante heures entrecoupées de trois escales qui l'ont laissée rendue, les jambes flageolantes devant la fenêtre de sa chambre du sixième étage.

Une poignée de voiliers sont à l'ancre dans la baie en contrebas, qui n'appartiennent pas aux Kanakes de Machoro ou de Tjibaou. Des îlots et îlets découpés dans

la roche émergent à quelques encablures, prolongeant sous une courte houle le socle de l'île-mère. La voici à 17000 kilomètres de chez elle, de son bureau, de son traitement de texte. Mais toujours en France, aussi incroyable que cela paraisse.

À trois jours du scrutin, *Les Nouvelles calédoniennes* publie un sondage sur les intentions de participation des inscrits. Il se situe dans la conséquente fourchette de 74 % à 76 %, avec un taux inférieur à 1 % pour les votes blancs ou nuls. L'auteur de l'article commentant l'enquête fait un rapprochement avec les habitudes de vote en métropole, en rappelant que seul l'enjeu présidentiel, là-bas, permet d'arriver à de tels résultats, sinon les voit-on stagner généralement autour de 50 %. Ces chiffres témoignent assez de l'importance que la population de l'île accorde à la détermination politique, notamment quand celle-ci doit décider de la proportion des indépendantistes et de leurs opposants appelés à siéger à la nouvelle assemblée, comme dimanche prochain. Beaucoup de vrai là-dedans, admet Neuville. Dans l'Hexagone, les élections tiendraient souvent davantage du choix passionnel, de l'acte impulsif, que du véritable exercice de la démocratie. Et où situer, là-dedans, le rôle et l'action des médias ? Son propre travail ?

Elle est parvenue à rencontrer Éloi Machoro au retour d'un de ses déplacements en province. Et elle tient les interviews de trois autres figures de partis minoritaires agrégés dans les coalitions rivales de Lafleur et Tjibaou. Que s'en dégage-t-il ? Des positions irréconciliables, constate-t-elle, dont elle ne voit pas quels aménagements dans les statuts de la collectivité pourraient les rapprocher. Et les discours

tombent parfois dans l'incantatoire ressassé: « ...pour que plus jamais rien ne soit comme avant ». Voici de quelle façon Machoro conclue chaque développement de son prêche, comme il le ferait d'un slogan – ce qu'il ne s'est pas privé de lui servir dans l'entretien. Une « République socialiste de Kanaky sinon rien », ne manque-t-il pas non plus de scander, le regard couvert de ses lunettes noires. Les interviews et un premier article de fond sont partis depuis le télex de l'hôtel ce matin, qui était encore hier à Paris.

Pour l'heure, en ce jeudi après-midi, elle est assise sous l'un des vélums que le RPCR a fait tendre dans les jardins bordant la promenade de l'anse Vata. L'organisation n'en a pas dressé en assez grand nombre. Trop de leurs partisans sont venus écouter Lafleur et ses coalisés pour ce qui est leur dernier meeting. Ceux qui n'ont pu trouver un siège ou l'ombre d'un dais se sont massés autour du camp de toile, sur le chemin de la promenade d'où les harangent "Jacquot" et ses amis. Et sans doute parce qu'ils ne font pas face à la scène où s'expriment leurs leaders, qu'ils en sont relégués dans les abords, font-ils entendre plus bruyamment que les autres leur soutien à la coalition. « FRANÇAIS POUR TOUJOURS » et « CALÉDONIE JE T'AI ME » en bleu, blanc, rouge sur les bannières, et une marée de fanions tricolores à frétiller aux moments commandés par les pauses du discours et les élans, les bras levés en V de l'orateur. Les partisans du RPCR aiment-ils la Calédonie plus que les indépendantistes, plus que Jean-Marie Tjibaou et Éloi Machoro ? Là n'est pas la question. La question est qu'ils n'aiment pas la même Calédonie. Alors ceci: sont-ils plus nombreux à l'aimer ? Il semblerait que oui, et largement, à proportion de trois contre un, selon différents obser-

vateurs avec lesquels Neuville s'est entretenue. Elle verra, dimanche soir, s'ils s'avèrent des sources crédibles.

Elle occupe une chaise de la rangée qu'on a réservée à la presse. Elle a posé son bloc-notes sur les genoux, au cas où elle avait manqué quelque chose des desseins et promesses du RPCR. Elle est surtout là pour l'ambiance, l'anecdote, la couleur locale, jeter quelques pincées de sel néo-calédonien dans ses prochains papiers. Aussi, prendre l'air du temps auprès de ces collègues, cette fois, et pourquoi pas, nouer quelques complicités confraternelles. Agrémenter les derniers jours de son passage dans l'île d'échanges d'une autre qualité, d'une autre tonalité que ceux qu'elle a eus jusqu'à présent avec la classe politique du cru, ou le réceptionniste de son hôtel. Un verre après le meeting, dans une des buvettes bordant la promenade ? Mais oui, très volontiers. Un déjeuner quelque part dans l'une ou l'autre de ces merveilleuses baies enserrant la ville, dimanche prochain, en attendant les résultats ? Avec plaisir, où, à quelle heure ? Sa voisine de droite, peut-être, qui lui a déjà adressé deux ou trois sourires auxquels elle a poliment mais immédiatement répondu.

- Bonjour, se lance-t-elle, Gabrielle Neuville, *La Chronique*.
- Oh, comment allez-vous ? Sybille Nandoué, *L'Écho du Pacifique*. Modeste hebdomadaire, mais nous existons.
- Je vous ai lu. Vous critiquez les conditions techniques du scrutin dans les îles Belep et Loyauté, notamment en raison des difficultés d'accès aux urnes. Et avant cela la qualité de l'information que les habitants ont pu recevoir sur les enjeux du scrutin, les formations en présence.

– Oui, c’est une question que le gouvernement comme le haut-commissariat préfèrent éviter. Mais il pourrait y avoir matière à controverse.

– Et...

– Et rien du tout, car tout le monde veut les élections, faire élire ses conseillers.

– J’entends dire qu’elles sont jouées, pour la présidence de l’assemblée en tout cas.

– C’est fait, oui, mais les indépendantistes veulent se compter. Ils espèrent un gros mieux, peser plus lourd.

Des vivats éclatent plus fort derrière et autour d’eux. Sur la tribune, Lafleur envoie des baisers à ceux qui furent de nombreuses fois déjà ses électeurs, puis se tourne pour accueillir sur l’estrade son successeur au micro. « *Diiiiick Ukeiwéééé, wé wé wéééé!* » s’époumone-t-il, comme redoublent les hurras et bruisse de plus belle la mer de fanions. Dick Ukeiwé, patron de la fédération locale du RPR, qui a accordé vingt minutes de son temps à l’envoyée de *La Chronique*. Que peut-on dire en vingt minutes qui soit politiquement construit puis étayé suffisamment? « L’indépendance est une utopie dès lors qu’une population, la majorité de cette population, n’en veut pas ». « Mais les élections de dimanche? » « Madame, vous connaissez votre sujet? »

– Et vous, poursuit Neuville à l’intention de sa consœur, quel est votre sentiment? Votre position, si vous en avez une?

– À propos de...? L’indépendance?

– Oui. Vous êtes Mélanésienne, membre de la communauté qui peuple ces îles depuis toujours.

- Et cela devrait faire de moi une indépendantiste ?
- Non, probablement pas. Ce ne serait pas une raison suffisante.
- Pas une vraie raison. Néanmoins, quand je dois y penser, à l'autonomie, à l'indépendance, je tourne mes yeux vers l'est. Des yeux qui lui sont magnifiques, dont le noir profond s'accorde à merveille au brun foncé de sa peau.
- Vers l'est ?
- Vers le nord-est, précisément.
- Le nord-est. Et qu'y voyez-vous, là-bas ?
- Les Nouvelles-Hébrides.
- Les Nouvelles-Hébrides, bien sûr.

Le nom, oui. Le nom ne lui est pas inconnu, évidemment. Mais qu'évoque-t-il en elle ? Que pourrait-elle en dire ? Une contrée – un archipel, là aussi ? – éminemment exotique, sinon ésotérique, hésitant entre la légende et quelques dispersés fragments de réalité. Des timbres, la réminiscence de la collection qu'elle avait commencée vers ses dix ans, au lendemain de la Victoire, grandement encouragée par un oncle ambassadeur itinérant ; rectangles dentelés aux couleurs sépia ou magenta reproduisant les scènes d'une vie quotidienne insulaire, la pirogue de pêche et son filet, ou bien quelque échantillon de la faune et de la flore locales, parfois frappés de ces mots : FRANCE LIBRE. Sa mémoire quitte les souvenirs pour la ramener au présent, à quelques semaines ou quelques mois d'aujourd'hui, où elle fait le rapprochement entre ce nom, les Nouvelles-Hébrides, et une récente rencontre diplomatique ayant eu lieu à Londres, au plus haut niveau, avec les chefs de la cellule élyséenne et le 10 Downing Street. Mais pourquoi les Nouvelles-Hébrides

et Londres, avec les Britanniques? Elle ne saurait pas répondre.

– Je vous aide? lui propose Nandoué, dans un sourire où, malgré ce qu’il pourrait en être, elle ne perçoit aucune raillerie.

– À ma grande honte, oui.

Et, séduite par son interlocutrice, poursuit en elle-même: Apprends-moi *tout* des Nouvelles-Hébrides, Nandoué, j’ai soudain envie de boire tes paroles.

– Laissez votre honte de côté, même comme journaliste. Lorsque je lis la presse de la métropole, combien de fois pensez-vous que je tombe sur le nom des Nouvelles-Hébrides? Et pourtant, vous avez là-bas, à deux heures de ces jardins, de ce meeting, une autre terre française. Ou plus exactement sous tutelle française. Mais vous n’y êtes pas seuls, ou devrais-je dire nous. Le gouvernement britannique y exerce aussi son autorité.

Le 10 Downing Street.

– Cela s’appelle un *condominium*. On administre à deux un pays tiers. Vous ne trouverez pas grand nombre d’attelages semblables dans l’Histoire des colonies. Le Soudan sous domination anglo-égyptienne en fut un, mais il a depuis longtemps disparu dans les sables. Or, celui-ci, le condominium des Nouvelles-Hébrides, est toujours en place, à l’heure où je vous parle. Mais qui le sait? Et qui, de ceux qui savent, s’en étonne?

– Une colonie oubliée du reste du monde?

– Quand un territoire et sa population sont soumis à l’administration de puissances étrangères, je ne vois pas quel autre mot employer. C’est pourquoi je tourne souvent mes yeux vers

l'est, vers la singularité politique, ce régime si archaïque. Pas seulement pour son étrangeté, mais parce que ces jours sont comptés. Une transition est à l'œuvre, là-bas. Des élections prévues pour novembre, dont les résultats devraient entériner le principe d'une indépendance dans les mois suivants. Il sera intéressant d'observer le processus, pour ceux qui voudraient s'en inspirer ailleurs. Je suis moi-même très curieuse.

Pas autant qu'elle. Et curieuse n'est pas le mot. Elle est troublée. Incrédule. Une colonie encore aujourd'hui, une colonie *française*, même pour moitié. Mais elle pensait que son pays avait intégralement réglé ce passif. Qu'il avait rendu chacune à son destin toutes les pièces de ce qui constitua un jour l'Empire. Elle avait vingt-trois ans quand De Gaulle prononça son « Je vous ai compris », et ce qu'elle en avait compris, elle, étudiante à Sciences Po, c'était ce que tout le monde autour d'elle comprenait, le début de la fin de l'ère coloniale. Puis, quelque temps plus tard, ç'avait été l'embauche à *La Chronique*, en journaliste stagiaire d'abord, où Boisselier n'avait pas encore reçu sa balle sous la fesse mais s'était déjà lancé dans son feuilleton de la décolonisation. Et elle avait pensé, de même, que c'en était bel et bien terminé, de ce vocabulaire d'époque – protectorat, dépendance, tutelle et compagnie coloniale.

Mais voici que Nandoué l'échotière lui montre là-bas ce condominium surgi du passé, où tout est dit dans ce mot où l'on « domine conjointement ».

Elle doit s'y rendre. Et elle doit y aller pas plus tard qu'aussitôt les résultats néo-calédoniens tombés. Pour constater par elle-même de ce que, là, à l'instant, son esprit refuse : non, plus aujourd'hui, pas en 1979.





Un peu mieux qu'une ville de comptoirs, dans l'idée qu'elle s'en fait, tout du moins.

Une ville de comptoirs d'aujourd'hui, avec les services et les équipements correspondants. Des rues asphaltées avec leurs trottoirs et leur marquage au sol, un système d'éclairage public, les bouches d'égout, le rond-point mais sans la fontaine d'agrément.

Port-Vila, est semblable à n'importe quelle autre agglomération de France. Ou devrait-elle dire : de métropole ?

Cependant elle ressent une indéfinissable impression depuis qu'elle a quitté l'aéroport et qu'elle circule sur ces routes et dans ces rues. Quelque chose induit en elle une forme de nostalgie, un déconcertant sentiment de désuétude. Un décalage avec la réalité qu'elle connaît. Plutôt un décalage *dans le temps*. Un retour en arrière, une transposition dans un passé d'il y a dix ou quinze ans. Cela tient aux voitures, a-t-elle fini par comprendre tout à l'heure, en entrant dans Port-Vila. Les voitures de marque française, ces modèles qu'elle ne voit plus circuler depuis des années à Paris ou en province et qu'on regarde, lorsque l'un d'eux apparaît dans le moderne paysage routier, comme l'excentrique survivance d'une époque disparue. La Dauphine qu'elle a vue garée devant la *public library*/bibliothèque municipale, et qui lui a brusquement remis en mémoire celle dont elle avait réussi à se défaire pour deux mille francs au printemps 1968, quelques semaines avant les premières manifestations. Mais

elle pourrait en dire autant des autres voitures, les marques étrangères, anglaises sans doute – le hayon *en bois* de ce break Austin! –, dont elle est moins familière, mais dont elle voit bien que la plastique est irrémédiablement datée.

La capitale des Nouvelles-Hébrides pareille à une ville de moyenne importance de la côte atlantique. Correction: de modeste importance. Correction: de médiocre importance. Royan, ou Vannes, ou Saintes. Fondée autour de l'économie de rente sur la stratégique île d'Efaté. Elle a déchiffré, sur les devantures des magasins qui courent le long de la rue centrale, les noms de plusieurs compagnies d'exploitation, d'après des patronymes bien souvent français. « Des planteurs, l'a informé Sybille Nandoué. Le coton, le café, la canne à sucre. Beaucoup sont là depuis trois, quatre générations ». Ainsi que d'une colonie et de ses colons? Très semblablement, lui répond Boisselier depuis sa semi-retraite.

La *public library*/bibliothèque municipale. Et avant la bibliothèque, à l'aéroport international, aussi vaste que celui de Brest ou de Bayonne, elle s'est trouvée face à un double *welcome*/bienvenue et les trois postes de police souverains, français, britannique et néo-hébridais. Et quelques instants avant que son taxi la dépose à l'hôtel, le *cultural*/centre culturel, l'Union Jack et les couleurs françaises flottant sur leur mât de part et d'autre du bâtiment. Elle n'y croyait pas? Elle y est pourtant, au cœur de l'étrangeté politique décrite par Nandoué. Elle en éprouve une excitation grandissante, telle qu'il y a longtemps que son métier ne lui en avait procurée.

L'hôtel Rossi, lui, reste l'hôtel Rossi, dans sa version originale. Une institution, lui a-t-on vanté dans l'avion ce matin. Et pas seulement aux Nouvelles-Hébrides, mais dans toute

cette région du Pacifique. « Oh, une histoire qu'il vous faudrait sans doute écrire. Depuis 1929! »

Elle a d'autres chats à fouetter. Son compte rendu final des élections territoriales de Nouvelle-Calédonie, un peu plus à l'ouest, en bas, qu'elle doit encore coucher sur le papier.

Ses sources étaient sûres. À 21 heures dimanche soir, les services du gouvernement accordaient 63 % à la coalition de Jacques Lafleur et 35 % aux indépendantistes. On attendait encore les résultats de Belep et d'Ouvéa, qui ne changeraient rien à l'affaire, et la République socialiste de Kanaky continuerait à n'avoir d'autre existence que dans la tête d'Éloi Machoro.

Le lendemain soir, Neuville avait joint *La Chronique* et fait savoir qu'elle profitait de se trouver dans la région pour réaliser un reportage annexe. Elle préférait en taire le sujet pour l'instant mais on pouvait faire confiance à la journaliste senior, ainsi en était-il depuis une vingtaine d'années. Elle pensait être de retour d'ici quinze jours.

\*

« Ah, parce que les journaux de Paris s'intéressent à nous, maintenant? » avait répondu le commissaire résident français, depuis son bureau de Port-Vila, à sa demande d'entretien. Mais il ne s'était pas fait prier plus longtemps et Neuville avait même perçu, remontant le câble sous-marin qui reliait les deux archipels, la bouffée de vanité dans la voix qui lui fixait rendez-vous.

Et le voici, ce mercredi matin de juillet, pour l'accueillir en personne dans la cour du siège de la République, en cet irréfutable fragment de terre semi-française.

– Madame Neuville, comment allez-vous? Jean-Jacques Robert, pour vous servir.

D'une inflexion où elle note, cette fois, le désir d'engager un échange débonnaire, débarrassé du formalisme inhérent au cadre. Elle n'est pas un rendez-vous de travail. Son « Comment allez-vous? » vaut sans doute un familier « Comment *allons-nous*? » Il se sentira tout à son aise devant elle.

– Monsieur le commissaire résident.

– Permettez-moi, dit-il en posant la main sur son coude, l'entraînant vers le modeste bâtiment à un étage dans lequel il représente leur pays.

Elle est plus grande que lui, de trois ou quatre centimètres. De même n'a-t-elle pas eu besoin de lever les yeux vers ceux du gendarme qui lui a ouvert les grilles de la résidence. Sa haute taille, sa chevelure blonde et abondante, qui conserve l'essentiel de sa lumière, font d'elle une personne qui passe rarement inaperçue. Elle ne craint pas de tirer parti de cette prestance naturelle; elle en est parfois desservie, souvent devant ces interlocuteurs politiques.

Le bureau du commissaire résident au premier étage est à l'image de ce qu'elle a observé au rez-de-chaussée de l'immeuble. Des peintures murales qu'il faudrait absolument rafraîchir. Des tapisseries qui s'attristent de leurs tons et motifs. À nouveau, elle a l'impression de faire un retour en arrière, une décennie au moins, devant un ameublement qui a fait la joie des modernes années soixante, mais n'en exprime plus que l'obsolescence. Sur le bureau dont elle imagine qu'il est celui de la secrétaire du résident, Neuville

remarque la pachydermique antiquité à ruban où l'on frappe son courrier. Elle avait oublié la lourdeur et l'encombrement de ces machines, sur lesquelles elle a pourtant rapporté une conséquente partie des premières années de la V<sup>e</sup> République.

– Asseyez-vous, je vous en prie.

L'homme qui lui fait face croise dans les eaux de la cinquantaine, avec ce qu'on peut imaginer de carrière derrière lui pour essayer sans broncher les avanies du métier. Elle ignore de quoi est faite cette carrière, mais elle doute que les Nouvelles-Hébrides en constituent l'apothéose. S'agit-il d'une disgrâce? La voie de garage d'un haut fonctionnaire qui a déçu? Ou bien le contraire: une mission, le dossier spécial de ce condominium qui requiert l'homme de la situation? Quelqu'un le sait, ou doit le savoir, mieux que les autres. Son patron en dernier ressort, Valéry Giscard d'Estaing, dont le portrait orne protocolairement le mur devant lequel il la reçoit.

– Vous étiez à Nouméa pour les élections et vous vous êtes dit pourquoi pas les Nouvelles-Hébrides, puisque j'y suis, ou du moins si proche.

– Pas dans ces termes. Plutôt: puisque j'y suis, ou du moins si proche, je ne *dois pas* manquer les Nouvelles-Hébrides. D'autant plus qu'il y aura des élections bientôt. Alors vous imaginez mon intérêt.

Connaît-il sa spécialité? L'a-t-il déjà lue? Ouvre-t-il *La Chronique* lorsqu'elle arrive sur son bureau? Ce dont elle peut être sûre, c'est que l'homme aura pris ses renseignements sitôt après qu'il ait raccroché ce même téléphone il y a deux

jours. Gabrielle Neuville, de *La Chronique*. Que peut-on m'en dire, s'il vous plaît ?

– Mon homologue de la résidence britannique et moi-même les avons fixées au 14 novembre, en effet.

– Votre homologue que je ne parviens pas à joindre. Son secrétariat ne sait rien que me demander de rappeler.

– Il est en déplacement dans les îles du nord : Pentecôte, Espiritu Santo, Aoba. Des réunions préparatoires aux élections, précisément.

– Qui seraient elles-mêmes préparatoires à l'indépendance du pays. Peut-être l'an prochain, ai-je compris ?

Un mince sourire qui n'est pas seulement amusé s'est dessiné sur le visage du résident. Que peut-on y voir aussi ? De l'agacement et du sarcasme.

– C'est le souhait de nos amis anglais, mais il y a encore loin avec la réalité.

– Le souhait de nos amis anglais ou de la population de ce pays ?

– D'une *partie* de sa population. La population anglophone, acquise à la position du Royaume-Uni. Or, je défends ici l'autre moitié de cette société, qui n'est pas favorable au projet. Et je ne parle pas seulement de nos compatriotes installés ici mais d'un important contingent de la société native.

– Je comprends. Mais d'une façon plus générale, ne considérez-vous pas que cette tutelle sur un pays qui n'est pas le nôtre, si loin du nôtre, a quelque chose de considérablement anachronique ? Aujourd'hui, en 1979 ?

– Madame Neuville, je ne suis pas ici pour considérer mais pour appliquer ce pour quoi on m'a nommé ici. Quand devez-vous rentrer à Paris ?

- Dans une quinzaine de jours.
- Ce sera trop tôt. Si vous voulez avoir une compréhension globale de la question néo-hébridaise, il vous faudra prolonger. Il existe ce tableau général de deux pays qui collaborent tant bien que mal depuis trois quarts de siècle pour en administrer un troisième, avec ce qu'on leur alloue pour le faire. Puis vous avez la réalité du terrain, autrement plus complexe. La réalité mélanésienne, qui n'a souvent pas grand-chose à voir avec la nôtre. Là où vous devriez faire votre opinion, si vous ne voulez pas *manquer* les Nouvelles-Hébrides.

Et si tel est le cas, comme il n'en doute pas, le résident suggère que l'envoyée spéciale de *La Chronique* visite deux îles en priorité. L'une, Espiritu Santo, au nord. L'autre, Tanna, au sud. Elle pourra, là-bas, se rendre compte de la complication que signifie la gestion d'un pays comme celui-ci, et combien l'idée de l'indépendance y est... – quel mot devrait-il employer – *controversée*, pour user d'une antiphrase. Les délégués qui le représentent sur place seront heureux de lui apporter leur concours. Aussi, elle aura tout intérêt à se joindre aux humbles réjouissances du 14 Juillet prochain, organisées ici même, en bas, dans la cour. Une belle occasion de prendre le pouls de la communauté francophone, mais pas seulement. Le commissaire résident britannique se fait un devoir d'en être tous les ans, la longue tradition de la mésentente cordiale, n'est-ce pas ?

- Vous êtes logée au Rossi ?
- Oui.
- Je vous y ferai porter une invitation. Ma femme et ses côtés un peu façonniers, ha ha.

– Ha ha, oui. Mais merci.

– Et tenez, ceci.

Elle reçoit des mains du résident un opuscule qu’il a saisi dans un tiroir de son bureau. *Dictionnaire bislama-français/français-bislama* lit-elle sur la couverture.

– Peut-être vous sera-t-il précieux. Le bislama, comme trait d’union dans la Babel de cet archipel. De l’anglais pourri, comme on dit familièrement.

Il semble attendre une réaction, un commentaire de sa part. Oui, je note avec intérêt cet effort que vous faites pour briser la barrière de la langue avec les gens que vous administrez, la marque du respect pour ceux qui ne maîtrisent pas encore tout à fait le français, la volonté d’engager le dialogue entre ces deux cultures que les hasards de l’Histoire ont fait se rencontrer. Tout ceci dans le maigre fascicule.

– Merci, dit-elle.

– Oui. Nous en avons distribué pas loin d’un millier dans le pays. Écoles. Centres de santé. Coopératives. Nos planteurs ont reçu de même leur exemplaire, pour eux et pour leurs ouvriers.

« Nos planteurs », comme l’aurait dit un administrateur général en Afrique de l’Ouest, jadis.

– Et vous-même, demande-t-elle, possédez-vous un peu de cet anglais pourri ?

– Ha ha, quelques mots seulement. Si j’avais un peu plus de temps...

Elle prend congé du résident en le remerciant à nouveau pour son invitation. Elle s’y rendra certainement, pour peu qu’elle soit rentrée à temps de sa première immersion dans la « réalité mélanésienne », à Santo ou à Tanna.

\*

Dans l'après-midi, en revenant de l'aéroport où elle a réservé un siège sur le vol Port-Vila/Lenakel du lendemain, un malaise la gagne peu à peu. Les prémices d'une nausée s'annoncent, puis viennent des frissons, une douleur s'installant derrière son front et ses tempes.

Au Rossi, elle n'a que le temps de regagner sa chambre et de se précipiter dans la salle de bains pour se vider au-dessus de la cuvette des toilettes. Quatre fois, cinq fois, jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus rendre qu'une acide mousse blanche. Cependant les spasmes ne la quittent pas et elle reste contre la porcelaine à hoqueter et à trembler d'interminables minutes et elle ne se souvient pas de sa vie être passée par un tel moment. Son appétissant et dévastateur déjeuner de fruits de mer sur le port de plaisance, la crevette, ou l'huître, qui cachait son poison sous le parfum de l'iode et les fraîches couleurs de l'océan. Elle s'endort, ou défaille, s'évanouit là où elle est tombée à genoux, sur le carrelage de la salle d'eau.

La fièvre la renvoie dans son appartement parisien où personne ne l'attend sauf sa femme de ménage quand elle rentre plus tôt que prévu du journal, de Matignon, d'une permanence d'élus. Dans ce trois-pièces plutôt confortable, contemporanément confortable, et richement pourvu de lectures et de musiques, où pourtant la personne qui occupe toutes ses pensées refuse de séjourner plus de vingt-quatre heures. Parce qu'un couple de mecs passe beaucoup mieux qu'un ménage de gouines, hé oui, chérie, l'époque n'y est pas prête quoi qu'on en pense, et demain nous serons un duo de *vieilles* gouines. Ainsi fait-elle partie de ces gens que

personne n'attend à la maison, pénible, pénible, pénible statut, « célibataire sans avenir », dont la seule vertu est de vous laisser libre de vous-même. Le Pacifique sud. Qui devait échoir à Boisselier. Mais Boisselier, outre les aiguilles qui tournent et tournent à son horloge, est aussi tenu à la maison par Idriss, la jeune pousse qu'il a ramenée en son temps de Centrafrique et qui est aujourd'hui un homme fait, de moins en moins enclin à laisser sa vieillissante moitié s'embarquer dans des expéditions aussi lointainement ensoleillées que la Nouvelle-Calédonie.

Le lendemain, elle se sent comme si elle s'était défaite de sa substance, de son sang. Elle n'a aucun souvenir de la façon dont elle a regagné son lit où elle gît dans des vêtements souillés.

Plus tard, le médecin qu'elle a fait appeler lui livre le diagnostic qu'elle n'a eu aucun mal à poser. Intoxication alimentaire, assez sévère *a priori* pour justifier l'hospitalisation. Elle n'en veut pas. Elle préfère, explique-t-elle au jeune praticien, se remettre ici avec les médicaments qu'il voudra bien lui prescrire. « À votre guise, lui répond celui-ci, vous êtes majeure et sans doute vaccinée mais pas contre les germes et autres bacilles. »

Il lui faut deux jours avant qu'elle trouve la force de se lever pour faire quelques pas. Et deux jours encore pour réussir à passer un pantalon, enfiler un chemisier, ressusciter un semblant de vie sur ses pommettes et descendre dans la salle de restaurant du Rossi à l'heure du petit-déjeuner. Elle reste un bon moment à contempler sa tasse de thé jusqu'à ce qu'elle voie un serveur s'approcher de sa table et se décide à tremper un coin de son toast dans l'infusion.

Quel jour est programmé le prochain vol pour Tanna ? Lundi. Demain. Trop tôt. Elle n'aura pas récupéré, inutile de se leurrer. Et trop tard, de toute façon, pour qu'elle soit rentrée à temps pour la garden-party dans la cour de la Résidence. Or, le commissaire résident a raison. Si elle veut pénétrer quelque chose de ce pays, elle ne peut pas faire l'économie de son 14 Juillet. Comment s'y distraira-t-on, dans l'incertitude des lendemains qui s'annoncent. Non ? Aucun lendemain problématique en vue ? Alors ces élections à quatre mois, peut-être. Comment les voyez-vous, Monsieur ?

– Madame Neuville ?

– Oui ? dit-elle en levant les yeux vers le serveur.

– Pour vous.

De l'enveloppe non cachetée, elle extrait son invitation à la fête annuelle de la République. Ici, à Port-Vila. En France, par l'extraordinaire d'un mécanisme géopolitique dont elle ne sait pas comment il continue à fonctionner.

\*

L'épouse du commissaire résident a fait ce qu'elle a pu avec les moyens du bord, ce que son mari lui abandonne sur la mince dotation qui tombe tous les ans à la Paierie. Mais elle l'a fait avec conviction, sans doute. Et sans doute dans l'excitation d'un des rares dérivatifs rompant avec ce que Neuville imagine de sa vie dans l'île.

Des guirlandes d'ampoules bleues, blanches et rouges ont été sorties de leurs caisses et accrochées à la façade de l'austère bâtiment de la Résidence, et d'autres de ces suspensions de lumière courent sur les branches des trois frangipaniers embaumant la cour de leurs fleurs jaunes et roses. Sur les tréteaux du bar et du buffet, l'éclat sourd de bougies de

table apporte de même sa note à la fois intime et gaie à l'ensemble. Cependant, dès le seuil, Neuville est surprise par la faible affluence des invités autour de ces nappes. Moins, bien moins d'une centaine de personnes. Elle comprend qu'on ait renoncé à faire le déplacement depuis les îles voisines pour seulement passer deux heures en société, malgré les convoités autant qu'introuvables produits du terroir commandés en métropole. Mais nous sommes quand même à Port-Vila, sur l'île amirale de l'archipel, un peu plus peuplée malgré tout qu'un atoll de pêcheurs. Ou ne s'agit-il que du début de la soirée ? Non, l'épouse du résident a probablement fait le plein de ses invités, et il n'y aura pas de retardataires. Un tropique où l'on se couche tôt comme on se lève tôt. Neuville n'a rien vu, à Port-Vila ou sur la route de l'aéroport, qui ressemble à une quelconque vie nocturne, hors le bar du Rossi et deux ou trois établissements rivaux sur la baie.

Le couple l'a reçue à l'entrée de la Résidence, selon l'usage. Elle a noté la brève expression de surprise, et sans doute d'admiration, ou d'envie, dans le regard de la femme. Il y a longtemps qu'elle a cessé de s'étonner de ces réactions, c'est l'inverse qui l'intriguerait plutôt.

Le résident a aussitôt hélé l'un de ses convives en conversation près d'une des tables prises dans leur drap de coton. C'est en ses mains qu'il la confie.

– Gilles Deynard, bras armé de la France aux Nouvelles-Hébrides.

– Ha ha, s'amuse ce dernier, notre résident a une légère tendance aux formules à l'emporte-pièce.

– Oui, mais qu'y a-t-il derrière celle-ci ? s'enquiert Neuville.

– Ni un militaire, ni un mercenaire. Un simple administrateur de la SFNH.

– Et derrière le sigle ?

– Oh. La Société Française des Nouvelles-Hébrides. Créée au début du siècle, à l’initiative du gouvernement d’alors, pour développer les activités de notre pays et de ses ressortissants dans l’archipel. Achats de terres. Cultures de rente.

– Une compagnie coloniale, donc.

– Eh bien, à l’époque, oui.

– Mais plus aujourd’hui ?

Son interlocuteur ne peut s’empêcher d’un regard d’incompréhension, une soudaine défiance. Que fait ici cette anti-patriote ? Et ce soir, qui plus est ?

– Tout dépend de la façon dont on voit les choses, je suppose.

– Pardonnez-moi de vous interrompre...

Un des hôtes qui leur tournait le dos dans un cercle d’invités s’en est détaché pour se rapprocher d’eux. Neuville le situe dans la jeune cinquantaine, toujours solide, des épaules, des bras forts sous la chemise au col fermé jusqu’à l’avant-dernier bouton. Pas un commerçant. Pas un fonctionnaire. Un « exploitant agricole ». Il est rejoint par une femme de même âge. Le couple de planteurs, prédit Neuville.

– Philippe Santenac, le présente Deymard. Son épouse, Rosine. Et voici Gabrielle Neuville, de *La Chronique*.

– Madame.

– Bonsoir.

– Je me suis permis parce que j’ai entendu le mot colonie, ou coloniale.

– C’est vrai. Je demandais à Monsieur Deymard en quoi la SFNH d’aujourd’hui différerait de l’entreprise coloniale qu’elle était hier.

– Ah, pas ici, Madame, je vous en prie. On ne peut pas tenir ce genre de discours, c’est tout à fait hors de propos.

– Mais pourquoi ? Nous sommes bien dans ce condominium, dont je n’ai pas inventé le mot. Cette tutelle sur un peuple qui par définition n’est pas souverain chez lui. Est-il absurde d’y voir une ressemblance avec ce qu’il en était, par exemple, en Afrique, il n’y a pas si longtemps ?

– Ah, mais vous ne pouvez pas comparer avec l’Afrique, intervient vivement Deymard. Pas avec l’Afrique des colonies. À moins de tomber dans l’outrance, la caricature.

Où Neuville entend aussi *et marre de ces journalistes marqués à gauche qui pullulent à Paris*. Et Deymard a probablement voté Tixier-Vignancourt aux dernières européennes, il y a deux semaines. Elle n’est pas en train de s’en faire un ami ; le couple Santenac, moins encore.

– Et pourtant, reprend-elle. Pardonnez-moi, mais je vois derrière cette table ces deux serveuses dans leur uniforme. Et un peu plus loin, là-bas, cet autre serveur avec son plateau et ses gants blancs, très élégant. Des gens du pays. Des Mélanésiens, n’est-ce pas. Et de l’autre côté, dans la cour, sous les guirlandes, que voyons-nous ? Une autre société. Très peu... mélangée.

Et, invitant Deymard et le couple Santenac à considérer ce qu’elle observe alentour, elle laisse flotter son regard quelques secondes au-dessus de leurs épaules.

– Très majoritairement blanche, ajoute-t-elle.

– S’il vous plaît, Madame Neuville, s’il vous plaît, réagit de nouveau l’administrateur. Où voulez-vous en venir ? Quand je suis à Paris, je suis très souvent conduit par des chauffeurs de taxi *de couleur*. Quand je dîne au restaurant à Paris, je

suis très souvent servi par des gens *de couleur*. Est-ce que, lorsque vous vous déplacez à Paris dans un taxi conduit par une personne *de couleur*, un Africain d'Afrique noire, un Maghrébin, vous en faites état le lendemain dans votre journal? En faites-vous une tribune?

– Non, mais quand je suis au restaurant à Paris, que je sois ou non servie par une personne de couleur, il arrive fréquemment qu'à la table d'à côté déjeune un couple mixte, ou cent pour cent non blanc. Or, ce soir, ici...

– Mais c'était le cas tout à l'heure! s'irrite Santenac. Un des employés de Ferrand. Et l'an dernier, nous-mêmes, nous nous sommes fait accompagner par un de nos contremaîtres et sa femme.

– Vous êtes planteur, Monsieur Santenac?

– Pour vous servir. La canne à sucre. Une cocoteraie.

– Vous êtes partielle dans la présentation des faits, poursuit Deynard. Quand vous annoncez « un peuple non souverain », vous oubliez qu'il dispose d'une assemblée, qu'il a son gouvernement, ici même, sur cette île.

– Alors qu'y faisons-nous? Que faisons-nous encore aux Nouvelles-Hébrides?

– Nous les aidons, Madame!

Ç'a n'a pas été dit, mais craché par l'épouse Santenac, dont Neuville réalise brusquement combien son visage s'est tendu, combien son regard brûle d'exaspération.

– Rosine!

Autour d'eux, le brouhaha des conversations est brièvement retombé. Quelques visages se sont tournés vers leur groupe. Vers elle, Neuville, plus exactement. Cette nouvelle tête

dans le paysage de leur société, portée si haut sur ce si long physique.

– Ce que nous faisons pour eux, Madame Neuville, ce que nous avons fait pour eux! Vous ne pouvez imaginer ce qu’était ce pays il y a trente ans, ou seulement vingt.

– Pourquoi avoir attendu si longtemps? Nous sommes ici depuis quand, Monsieur Deynard? La SFNH?

– Écoutez, là encore...

– Parce que nous avons dû travailler! Que ce n’est pas arrivé comme ça, d’un claquement de doigts! Tout à faire, à construire, défricher, planter. Notre temps sans compter, d’un bout à l’autre de l’année, loin de tout. Nous avons été des pionniers, pas des colons.

– Sans doute, Madame Santenac, mais ces pionniers ont aussi travaillé pour leur propre compte, non?

– Et qui pourrait le leur reprocher? la coupe Deynard. Vous?

Elle commet une erreur. Devrait changer de registre maintenant. Elle ne s’adresse pas à des politiques, à des élus, au commissaire résident. Il lui est difficile de se défaire du défaut professionnel de poser les questions qui fâchent.

– Non, certainement pas. Je suis journaliste, je ne prends pas parti. Je regarde, j’écoute et j’essaie de comprendre. Comment voyez-vous l’avenir de l’archipel, à moyen terme? Après les élections de novembre, par exemple?

Le visage de Philippe Santenac s’avance vers le sien comme il détache ces mots:

– Ça ne se fera pas.

– Les élections?

– Pas les élections. Ce que les Anglais veulent après.

Comme si le mot était tabou. Indépendance. Qui le prononce déclenche la fin du monde et fait s'abattre les dix plaies d'Égypte sur les champs de cannes à sucre et la cocoteraie de Mélanésie.

– Les Anglais seulement, Monsieur Santenac ?

– Les Anglais et leurs obligés, balbutie sa femme. Leurs missionnaires, leurs pasteurs, leurs *teachers*. Les villages presbytériens. Les militants du VAP.

– Le VAP ?

– Gabrielle ? Mais ils vous ont laissée dans cet état ? Sans même un verre ? Gilles, voyons...

Le résident est réapparu à leurs côtés. Lui, a son verre en main, ce que Neuville a plutôt rarement l'habitude de voir ; dans l'usage les invités boivent et se restaurent, leur hôte s'en abstient pour les mieux divertir. Mais Robert est chez lui, dans cette cour et au moins la moitié du pays.

– Venez, dit-il en l'entraînant vers la table la plus proche. Avez-vous eu l'occasion de déguster les crustacés de la région ? Cette variété-là, tenez. Ou celle-ci. En avez-vous déjà vu de semblables ?

– Jamais. Mais pas ce soir, merci.

– Non ? Alors quelque chose que vous connaissez mieux. De la charcuterie, du fromage, qui commencent peut-être à vous manquer ? Avec l'excellent pain de Chez Daniel, vous allez me dire.

– Avec plaisir. Qu'est-ce que le VAP ?

Le résident se tourne vers elle, sourcils levés.

– J'ai été souffrante, explique-t-elle. Plusieurs jours. Je n'ai pas pu quitter l'hôtel.

- Oh. Navré. Et donc Tanna ? Ou Santo ?
- J'étais alitée.
- Oui. Mais vous vous sentez mieux ?
- Beaucoup mieux, merci.
- À la bonne heure. Le VAP. Anciennement, National New-Hebrides Party. Aujourd'hui, Vanua'aku Pati. Notre épine dans le pied depuis quelques années. Je parle pour nous, les Français et les francophones.
- Qui sont-ils ?
- Une formation nationaliste indigène d'obédience anglophone et passablement anglophile. Avec un seul mot d'ordre, l'indépendance.
- Dont vous ne voulez pas.
- Je vais me répéter. Je suis ici pour défendre les intérêts français. L'indépendance leur serait parfaitement contraire, pour ne pas dire fatale. Et puis, je l'avoue, j'aime mon pays. Et quand j'en retrouve la saveur et la senteur, sinon l'esprit, à deux jours d'avion de chez moi, que voulez-vous, je n'ai pas envie de les voir dispersés aux quatre vents, fussent des alizés.
- Et votre homologue, le résident britannique ? Où est-il ?
- Oui, c'est curieux, il aurait déjà dû apparaître. Plus tard, certainement. Qu'aimeriez-vous boire ?
- Un verre de vin, s'il vous plaît. Du blanc ?
- Mais oui, approuve son hôte en faisant signe à la serveuse. Un verre de vin comme certains de nos amis anglais à l'heure de l'apéro, quand ils renient les champs de houblon irlandais pour notre civilisation de la vigne. Blas ! Laissez votre assiette ! Je veux vous présenter.

L'homme à qui le résident s'adresse à trois convives de là répond à l'invitation d'un hochement de tête, avant de saisir

une serviette de table et de s'en essuyer la bouche. Neuville contemple un autre quinquagénaire, entre la jeune cinquantaine de Santenac et la proche soixantaine du résident. De constitution sèche, voire noueuse, aux chairs qu'elle imagine tout aussi dures comme il s'empare et serre la main qu'elle lui tend.

- Blas, voici Gabrielle Neuville, le dessus du panier des journalistes de *La Chronique*.
- De toute la profession, je vous prie.
- Ha, ha ! Et voici Blas Iriarte, un autre compatriote.
- Madame Neuville.
- Gabrielle, s'il vous plaît.
- Gabrielle.

S'il n'y avait eu le nom, les yeux seuls auraient suffi. Deux iris à la fascinante nuance verte, entre les eaux jade et améthyste la fixent. Basque, comme si c'était écrit sur son front, comme il ne pourrait l'être plus qu'avec une chistera liée à l'avant-bras.

- Je vous présente cet individu, Gabrielle, car au-delà de l'étrange sympathie qu'il m'inspire, il connaît tout de ce pays, et je ne sais rien.
- Ne l'écoutez pas, il ne sait pas ce qu'il dit, en effet.
- Blas saute à bord de l'avion ou du bateau à la première occasion.
- Pas à la première occasion. À l'heure de la récolte, de la coupe, du séchage. Les obligations du métier.
- De planteur, devance Neuville.
- Quelques exploitations ici et là.

– La coupe de la canne? Le séchage... du coprah? La récolte...

– Du cacao. Du café aussi.

– Mais pas seulement, revient à la charge le résident. Les réunions avec les cadres du parti, les meetings à droite et à gauche. Blas est très engagé auprès de l'UCNH. Mais attendez, je vois mon épouse et ma secrétaire qui s'agitent, là-bas. Je crois que nous n'attendrons pas mon collègue plus longtemps.

L'indistincte succession des tubes de l'été français joués en sourdine s'est éteinte dans les baffles de la sono. S'élèvent à présent les premières mesures de l'hymne national.

L'épouse du résident ou sa secrétaire ont décidé qu'il devait être clairement entendu. Le volume sonore vient d'être franchement poussé dans les décibels. Trop, sans doute. Tout à coup, le climat de la nonchalante et routinière soirée de célébration s'en trouve altéré. Comme si cette Marseillaise, dont les accents rebondissent contre la façade de la Résidence et reviennent frapper l'oreille, voulait signifier plus que le traditionnel hommage à la nation. Mais quoi? Une alerte? Le signalement d'une menace qu'on ne verrait pas venir? Un appel au ressaisissement des esprits? Les élections de novembre! crie l'épouse du résident derrière sa sono. Le lendemain des élections! La chute de la République, virée de ce pays et moi et mon mari avec! C'est une antienne donnée dans sa version instrumentale, dont les paroles sont laissées à l'enthousiasme de l'auditoire. Personne ne s'en fait prier. Tout le monde s'y met, constate Neuville, tout le monde joint sa voix à celles des cuivres et des percussions, autour d'elle et plus loin, sous les festons lumineux et les branches

des frangipaniers et jusqu'à la grille enfermant la Résidence où le gendarme s'est figé. Qu'un sang impur... oui, mais ces *sillons*, où nous traînons ce soir nos mocassins et nos escarpins, sont-ils véritablement les nôtres ? C'est le fond du débat, interdit ici et partout dans la modeste communauté. Cette posture ferme, ces muscles tendus, ce garde-à-vous qui ne dit pas son nom... Plus elle considère Iriarte, plus Neuville voit en lui l'ancien militaire. Ou le militant de choc ? L'homme de terrain des idéologues du parti ?

– Et donc, débrouillez-moi encore, s'il vous plaît, réclame-t-elle quand retombent les accents de l'hymne. L'UCNH ?

– L'Union des Communautés des Nouvelles-Hébrides, lui traduit Iriarte.

– Le contre-feu du VAP, poursuit le résident. Le barrage à la poussée des presbytériens.

Les missionnaires, les pasteurs, les « *teachers* » de Rosine Santenac.

– Je saisis mal, dit-elle. Le VAP, c'est un parti ou une église ?

– Ah ! s'exclame le résident, l'excellente question. Celle que j'aurais tant aimée que mon homologue entende. Il vous faudra la lui poser absolument un de ces jours.

– Je ne demande que ça mais existe-t-il vraiment ?

– Ah ah, beaucoup trop à mon goût !

– Le VAP, continue Iriarte, est une formation politique dont les membres sont souvent des religieux ou les ouailles de ces religieux.

– Qui veulent donc arriver au pouvoir. Mais s'ils y parvenaient, est-ce qu'on ne courrait pas le risque d'un mélange des genres ? Le spirituel dans le temporel. Un gouvernement gouverné par le religieux...